

ERE CLASSIQUE, ERE DES RÉPONSES

*"Peinture : imitation faite avec lignes
et couleurs en quelque superficie de
tout ce qui se voit dessous le soleil,
sa fin est la délectation.*

Nicolas Poussin

Peut-être prennent-ils fin les temps où il était de bon ton de louer une oeuvre pour sa part de vertige, pour les abîmes plus ou moins métaphysiques qu'elle découvrait à qui la contemplait ou plutôt s'abandonnait aux équivoques délices de quelque morose rêverie ? Peut-être est-elle révolue cette époque où l'on admirait d'un tableau son "pouvoir de questionnement", sa fécondité en angoisses diverses, sa faculté de porter en nous les semences du doute et les perspectives sans horizon qu'il pouvait ouvrir à la marche vagabonde de nos imaginations devenues sans illusion, ni espérance ? Peut-être sommes-nous las de ces arts sans assises, de ces paysages sans terre ferme, de ces êtres sans décision, de ces miroirs en vis-à-vis ne multipliant à l'infini que l'infini de leur vide glacé, en un mot de cette indétermination générale élevée à la double dignité d'un dogme scientifique et d'une ultime morale ? Peut-être s'ouvre-t-elle enfin l'ère lucide des réponses ?

Le regain d'intérêt pour l'art classique du XVII^e siècle, et cette belle exposition en lequel elle s'inscrit, tendraient à nous en autoriser l'espérance. Car, avant toutes autres définitions ou qualifications plus techniques, qu'est donc le classicisme sinon la sereine expression de calmes certitudes ? Plus d'inquiétude en ces oeuvres tranquilles, plus de doutes même, ni d'équivoque. Rien de flou, de frêle, de vague ou de menacé ; voyez la solide santé, la robuste cohérence de la *Sainte Famille* de Tibaldi. Plus de questions, de mises en questions, pas de problèmes ; des réponses simples et fermes, des solutions à l'élégance altière. Plus d'angoisse, mais une totale et pleine confiance en l'existence, fruit d'une adhésion plénière au monde et au destin. On peut ici admirer sans risques de se perdre et éprouver tous les délices sans jamais ressentir rien qui puisse en ternir la jouissance.

Où donc se perdrait-on, d'ailleurs ? Cet art est fermé, clos sur lui-même comme un système parfait et éternel. Pas de place en ces si sobres mécaniques de la beauté, agencées *more geometrico* comme les philosophies de Descartes ou Spinoza, pour le plus petit grain de sable qui les viendrait enrayer, pour la moindre faille où notre esprit risquerait l'ivresse sinon la lente chute. Comme en le théâtre qui leur fut contemporain, la sûre règle des trois unités règne sur

ces oeuvres, leur assurant perpétuellement la totale cohésion avec elles-mêmes sans laquelle il ne saurait être de perfection. Les fleurs ne sont qu'épanouissement sobre et charmant, printemps essentiel, sans rien en elles qui puisse évoquer, même fugitivement, l'éventualité du fanage et de l'automne. En pleine présence à leur joie nue, en leur innocence, ces femmes ne détiennent pas les principes de leur déclin. Leur jeunesse n'est point promesse de vieillesse, mais signe d'immortelle vénusté. Et c'est pourquoi elles sont déesses. Monde de la plénitude puisqu'il ignore le passé des remords comme l'avenir des espérances vaines, installé qu'il est dans un perpétuel présent indiscernable de l'éternité. *Le Banquet d'Orphée* ne renvoie qu'à l'allégresse qu'il suscite en son moment même, nullement à d'éventuelles indigestions ou à la mélancolie des lendemains d'agapes. Un siècle plus tard et il ne sera pas une fête de Watteau qui ne soit assombrie par la pesante menace de son lendemain désespéré. Mais, encore une fois, le monde classique est un système clos et, comme tel, il fait pièce à toute entropie, à toute usure, à toute dégradation. N'étant pas le monde de la vie, il ne peut être celui de la mort, il est celui de la perfection.

Il est monde évident des idées claires et distinctes de Descartes, monde où la vérité existe et manifeste d'elle-même sa présence, par la beauté qui est son autre face. Ainsi d'un même et sublime mouvement l'homme ap-

préhende l'ordre souverain de la nature et affirme sa maîtrise sur cet ordre en même temps que sur lui-même. "Je suis maître de moi comme de l'univers", proclament les empereurs de Corneille. Toutes ces oeuvres, hollandaises, flamandes, et surtout italiennes et françaises, attestent qu'en un moment au moins de son histoire, l'homme sut faire exactement coïncider l'ordre de son esprit et celui du cosmos. Et toutes célèbrent dans le bonheur à la fois ces noces, cette harmonie et cet empire.

Empire à reconquérir. Mais peut-être, oui, peut-être sortons-nous de ces touffus "buissons de questions" où, selon le poète René Char, "aucun oiseau n'a le coeur de chanter" ? La nostalgie que nous commençons d'éprouver pour ces oeuvres de certitude invite à penser que, fatigués du vain plaisir de tout remettre en cause, de dérober tout sol à notre marche et de nous refuser la clarté de toutes évidences, nous sommes déjà en quête d'un ordre plus défini, en route vers plus stable territoire où nous serons à nouveau assurés de la vérité et avides de la beauté, son éclat. Et, sans doute, alors la délectation redeviendra-t-elle la fin de l'art.

Gérard BARRIERE